

Les ensembles funéraires multiples de la catacombe des saints Pierre et Marcellin à Rome : une collaboration multi-institutionnelle

Philippe Blanchard, Dominique Castex et Raffaella Giuliani



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/archeopages/737>

DOI : 10.4000/archeopages.737

ISSN : 2269-9872

Éditeur

INRAP - Institut national de recherches archéologiques préventives

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 6-19

ISSN : 1622-8545

Référence électronique

Philippe Blanchard, Dominique Castex et Raffaella Giuliani, « Les ensembles funéraires multiples de la catacombe des saints Pierre et Marcellin à Rome : une collaboration multi-institutionnelle », *Archéopages* [En ligne], Hors-série 2 | 2010, mis en ligne le 01 octobre 2010, consulté le 03 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/archeopages/737> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archeopages.737>



[Fig.1] Vue d'une galerie et de ses *loculi*
dans la catacombe des saints Pierre
et Marcellin.

Les ensembles funéraires multiples de la catacombe des saints Pierre et Marcellin à Rome : une collaboration multi-institutionnelle

Philippe Blanchard

Inrap Tours et UMR 6173 « Cités, Territoires, Environnement et Sociétés »

Dominique Castex

CNRS et UMR 5199 « De la Préhistoire à l'actuel : Culture, Environnement et Anthropologie »

Raffaella Giuliani

Commission pontificale de l'archéologie sacrée (PCAS)

La fouille menée depuis 2005 dans la catacombe des saints Pierre et Marcellin à Rome correspond à une collaboration multi-institutionnelle entre la Commission pontificale de l'archéologie sacrée (PCAS, Vatican), le CNRS, la Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine (MSHA), l'Inrap et l'École française de Rome (EFR). Jusqu'à présent, quatre campagnes de fouille d'une durée d'environ deux mois ont été réalisées (2005, 2006, 2008 et 2010).

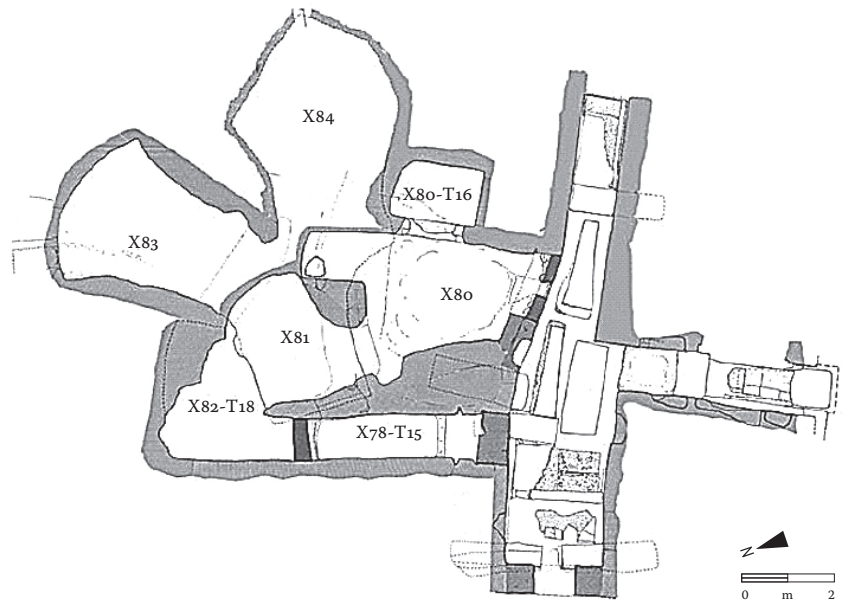
Approche historique des lieux. La catacombe des saints Pierre et Marcellin est localisée sur l'actuelle commune de Rome, à environ 4 km au sud-est de la muraille de l'antique cité. Située sur l'ancienne voie antique *Labicana*, le cimetière souterrain fait partie de la soixantaine de catacombes chrétiennes actuellement recensées dans la périphérie de Rome.

Les quelques fouilles de surfaces réalisées durant le ^{xx}e siècle ont permis de déterminer que les terrains surplombant la future catacombe sont utilisés très tôt comme espaces funéraires (présence de mausolées des ⁱer et ⁱⁱe siècles en bordure de voie) et qu'ils s'inscrivent au sein d'une vaste propriété impériale désignée sous l'appellation « *ad duas lauros* » (aux deux lauriers) (Guyon, 1987 ; Giuliani, 2008). C'est au sein de cet espace que les *equites singulares Augusti* (garde privée à cheval de l'empereur) installeront leur cimetière (ⁱⁱe siècle) avant d'être le lieu d'une des plus importantes nécropoles chrétiennes de Rome. C'est en effet un peu après le milieu du ⁱⁱⁱe siècle que seront creusés les premiers noyaux de la catacombe à partir de plusieurs pôles distincts (Guyon, 1987). Au fil du temps ces couloirs, bordés de niches (*loculi*) [Fig.1] ou de tombes plus élaborées (*arcosolia*, *cubicula*) [Fig.2] se rejoindront pour ne plus former qu'un seul vaste et unique réseau souterrain comprenant 4,5 km de galeries réparties sur deux niveaux et couvrant près de 3 hectares en surface. Le nombre de tombes est estimé entre 20 et 25 000. C'est au sein de cette catacombe que seront inhumés les saints martyrs Pierre et Marcellin, victimes des persécutions ordonnées par l'empereur Dioclétien et qui donneront leur nom à ce cimetière souterrain qui restera en fonction jusqu'au milieu du ^ve siècle. Ensuite, jusqu'aux ^{vii}e-VIII^e siècles, la catacombe deviendra un lieu de pèlerinage pour des fidèles

venant se recueillir sur les tombeaux des saints martyrs. À cette occasion seront rédigés des itinéraires, sortes de guides de voyages. L'un d'entre eux précise même qu'à côté de la tombe des saints Pierre et Marcellin (c'est-à-dire à l'emplacement de nos interventions archéologiques), se trouve un tombeau contenant les restes « *d'autres innombrables saints* ». En raison des troubles, liés aux invasions et aux fréquents pillages des tombes saintes, les reliques de ces dernières sont transférées dans les églises *intra muros*. Les catacombes ne sont alors plus fréquentées et sombrent dans l'oubli à partir du ^xe siècle. Ce n'est qu'à compter du ^{xvi}e siècle que ces espaces funéraires souterrains seront redécouverts et progressivement explorés grâce à la persévérance du grand érudit maltais Antonio Bosio.

La Commission pontificale de l'archéologie sacrée fut fondée par Pie IX en 1852, afin d'assurer la préservation et la mise en valeur des catacombes chrétiennes. Elle a conservé cette compétence exclusive après la naissance de l'État italien moderne (concordat entre le Saint-Siège et l'État italien en 1929, révision en 1984). C'est dans ce cadre que la catacombe des saints Pierre et Marcellin fut conservée, restaurée et que des actions de recherche purent être envisagées (Guyon, 1987 ; Castex *et al.*, 2007 ; Castex *et al.*, 2009) afin de permettre la diffusion des données auprès de la communauté des historiens de l'art, archéologues et anthropologues.

Origine du projet. Le point de départ du projet est lié à une rupture de canalisation qui surplombait un secteur inconnu de la catacombe en raison d'un effondrement des voûtes. Raffaella Giuliani, inspectrice en charge des catacombes de Rome pour la PCAS, décida d'engager les travaux de réparation sur la conduite percée et de profiter de ces derniers pour faire déblayer la zone inaccessible (Giuliani, Castex, 2006-2007). Le dégagement a permis de mettre au jour une portion de galerie et cinq salles de forme et de surface irrégulières (de 2 à 9 m²) [Fig.3]. Les parties dégagées se distinguaient nettement de l'organisation qui existait dans le reste de la catacombe, notamment en raison de l'absence de *loculi*, d'*arcosolia*, de *cubicula*. Lors du déblaiement des salles nouvellement découvertes, la mise au jour d'une importante quantité d'ossements humains alerta les archéologues de la Commission pontificale qui interrompirent alors leurs travaux. De plus, une peinture des ^{vi}e ou ^{vii}e siècles venant sceller l'un des couloirs d'accès aux salles fut mise au jour. Sur celle-ci figurait un personnage nimbé d'une auréole, bien que très dégradée. Comme, dans l'iconographie chrétienne, ce type de représentation correspond à celle d'un saint martyr, l'hypothèse de tombes saintes ou d'un lieu de dépôt de reliques fut alors envisagée par la Commission pontificale. La mention de plusieurs tombes saintes à proximité de celle de Pierre et Marcellin, dans l'un des itinéraires du haut Moyen Âge renforçait cette hypothèse car les salles



[Fig.2] Vue d'un *cubiculum* avec ses *loculi* dans la catacombe des saints Pierre et Marcellin.

[Fig.3] Plan du secteur X de la catacombe.

découvertes se situaient à proximité immédiate de la tombe des martyrs éponymes de cette catacombe. Dès lors, la fouille d'un premier ensemble osseux fut mise en place par une équipe d'anthropologues de l'Université de Pise (G. Pagni et L. Burdassi), l'objectif étant une caractérisation de la nature des dépôts osseux (primaires?, collectifs ou multiples?), de fournir une première datation, mais aussi de proposer une première interprétation de ces lieux. Cette intervention permit d'apporter une première datation aux environs du 11^e siècle (monnaies et radiocarbone sur un fragment de tissu) et de confirmer la présence de corps en connexion, excluant l'hypothèse de l'ossuaire. Néanmoins, le caractère multiple (dépôts simultanés de plusieurs corps) ou collectif (dépôts successifs espacés dans le temps) des inhumations n'était pas clairement tranché au terme de l'opération. Pour la PCAS, la nécessité de reconstruire les voûtes au-dessus de certaines galeries ou de salles impliquait la construction de piliers de soutènement dont les fondations détruiraient irrémédiablement une partie des vestiges osseux. Une intervention de sauvetage devenait donc fondamentale sur les parties menacées. Raffaella Giuliani ayant eu connaissance des recherches du laboratoire anthropologique de l'Université de Bordeaux 1, particulièrement avancées en matière de sépultures complexes, se mit alors en relation avec Dominique Castex (CNRS) dont la thématique de recherche portait sur les sépultures multiples et leur relation avec des crises de mortalité. En outre, en raison d'une précédente collaboration fructueuse avec le même laboratoire d'anthropologie dans un cadre préventif (fouille à Issoudun par l'Inrap en 2002), l'Inrap, représenté par Philippe Blanchard, fut associé au projet pour une codirection de l'intervention. En effet, l'opération d'Issoudun en 2002 avait été l'occasion d'aborder différentes problématiques liées aux crises de mortalité et elle s'était révélée particulièrement enrichissante pour ses principaux acteurs. Nous citerons notamment la production d'un travail universitaire (Blanchard, 2006) ainsi que la mise en œuvre d'une méthodologie de fouille adaptée à des sépultures multiples en contexte préventif (Souquet-Leroy *et al.*, 2007, p. 62-67). L'investissement scientifique sur les sépultures de la catacombe des saints Pierre et Marcellin représentait donc un intérêt indéniable dans la mesure où il pouvait nous permettre de reproduire, mais surtout d'améliorer nos connaissances du fonctionnement de structures funéraires complexes. Une discussion fut alors engagée entre Dominique Castex et Philippe Blanchard pour envisager une telle intervention (organisation, moyens techniques et financiers, etc.), afin de préparer au mieux ce projet d'envergure. Une visite de reconnaissance du site en juin 2005 nous a permis de constater que l'exploitation du matériel osseux était possible en dépit de sa très mauvaise conservation; une première opération archéologique fut alors engagée dès le mois de septembre de la même année.

Les enjeux scientifiques. La mission débutée en 2005 a été restreinte à deux ensembles funéraires (X80-T16 et X82-T18) de superficie relativement modeste en regard de celles provenant d'autres salles du même secteur central [Fig.3]; elle fut reconduite en 2006 afin de terminer la fouille. En 2008, une nouvelle mission fut engagée sur les deux salles les plus importantes (X83 et X84), toujours en cours de fouille lors de la mission de septembre et octobre 2010.

Dès le départ, nous avons souhaité développer une problématique de recherche définie selon plusieurs axes : a) comprendre le mode de fonctionnement de ces dépôts (multiples et/ou collectifs); b) caractériser les pratiques funéraires; c) identifier la population inhumée (âge, sexe, profil de mortalité, éventuelles pathologies, etc.) et tenter d'interpréter la nature des décès (massacre, épidémie?); d) cerner chronologiquement l'utilisation de ces différents ensembles et discuter de leur relation avec le cimetière de surface et le reste de la catacombe.

Les premiers résultats de fouille. La fouille intégrale des tombes T16 et T18 a permis d'identifier le dépôt respectif de 77 et 96 individus. Les sépultures encore en cours d'étude (X83 et X84) ont livré respectivement 167 et 201 squelettes, mais l'épaisseur de la stratigraphie restante suggère une estimation basse d'environ 800 corps pour chacune des salles [Fig.4]. À cet effet, nous devons rajouter les individus issus de deux autres tombes, la X78-T15 (bien qu'elle ait été initialement étudiée par l'équipe italienne, le décompte précis des premiers dépôts d'inhumés méritait d'être repris) et la X83 (secteur « vidé » par strates successives lors de l'aménagement des chemins d'accès aux différentes fosses). Dans cette tombe, aucun squelette n'avait été préalablement individualisé, en sorte qu'elle a été étudiée comme un ensemble collectif à partir d'une analyse fondée exclusivement sur un nombre minimal d'individus (NMI). Les tombes X78-T15 et X83 renfermaient respectivement 46 et 32 individus (NMI). Deux espaces ont été conservés (une partie des secteurs X80 et X81), comme témoignage pour d'éventuelles futures recherches archéologiques.

La fouille des espaces T16 et T18 a révélé que les cadavres ont été déposés lors de phases successives, séparées les unes des autres par une couche de sédiments d'épaisseur variable. Ainsi, neuf phases de dépôts ont pu être mises en évidence à l'intérieur des fosses 16 et 12, dans l'ensemble 18. La gestion des corps s'est révélée relativement rigoureuse dans les tombes T16 et T18 puisque les individus sont apparus bien ordonnés, majoritairement disposés les uns à côté des autres et tête bêche [Fig.5], avec parfois quelques superpositions. Seul un niveau a livré des corps désordonnés dans la tombe T16.

La disposition des individus au sein des salles X83 et X84 [Fig.6 et 7] apparaît beaucoup moins ordonnée, mais il reste toutefois assez difficile d'en définir la raison. En effet, l'impression de rangement des tombes T16 et T18 est peut être directement liée à leurs dimensions car il n'existe que peu



[Fig.4] Vue d'une zone de travail dans la salle X83.



[Fig.5] Vue des cinq corps recouverts de plâtre et déposés dans le fond de la tombe T16.

de possibilités pour ranger des individus dans une fosse ne dépassant pas 2 m pour 1,30 m au sol (cas de la T16). Aussi, la moins bonne organisation que nous percevons dans les plus grandes salles n'est peut être liée qu'à une surface disponible plus importante.

L'effectif des individus obtenus pour chaque tombe étudiée jusqu'à présent nous permet d'affirmer qu'il n'était pas possible d'inhumer un aussi grand nombre de corps simultanément dans des espaces aussi restreints, ce que confirme visuellement le travail de restitutions 3D (actuellement en cours par Géraldine Sachau, Université de Bordeaux 3). Par conséquent, la seule possibilité reste un fonctionnement collectif avec des apports successifs de plusieurs corps. Lors de chaque nouvel apport, les cadavres précédemment déposés devaient être suffisamment décomposés pour laisser ainsi la place à de nouveaux défunts. Le fonctionnement de ces différentes salles apparaît donc comme mixte avec des séries successives (collectives) de dépôts simultanés (encore appelés multiples).

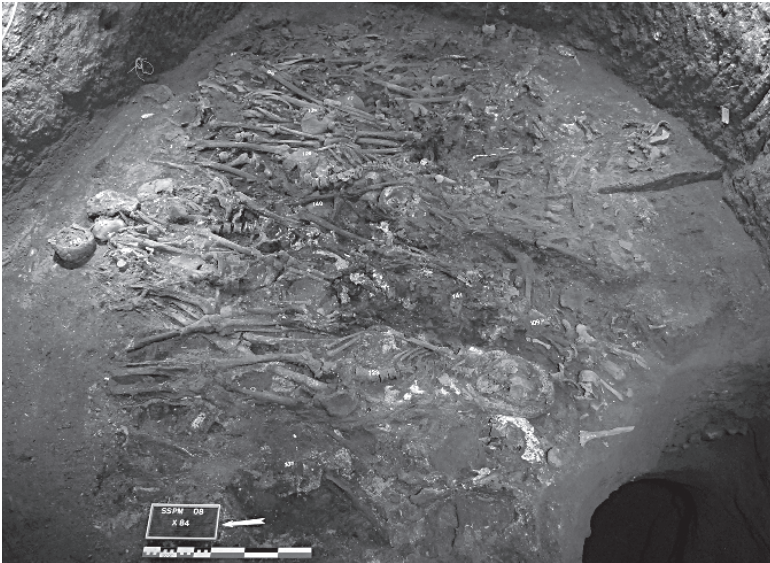
Outre le fonctionnement de ces ensembles, nous avons obtenu des résultats particulièrement intéressants en ce qui concerne les pratiques funéraires qui se sont révélées très originales. En effet, un matériau blanchâtre a été retrouvé au contact d'une grande majorité d'individus (tombe T16, T18, X83 et X84) ainsi qu'un grand nombre de paillettes rougeâtres. De la même façon, des fragments de textiles, des fils d'or et des résidus brunâtres ont été reconnus. En outre, des odeurs d'agrumes mais aussi d'encens ont également été senties par plusieurs fouilleurs lors de la rupture de certains agrégats mêlant matériau blanchâtre, paillettes rougeâtres et résidus brunâtres dans les tombes X83 et X84.

Enfin, des résidus organiques ont aussi parfois été retrouvés tels des cheveux, des fragments de cerveaux, mais aussi des restes d'insectes. Le mobilier mis au jour lors de ces différentes campagnes reste très faible. Ainsi, outre les fils d'or, une paire de boucles d'oreilles (I^{er}-III^e siècle) dans le même matériau a été retrouvée dans la tombe T18. De la même façon, un anneau en jais se trouvait autour de la phalange d'un individu de la salle X84. Enfin trois fragments d'épingles à cheveux (deux en os et un en jais) ont été identifiés. Quelques monnaies ont été mises au jour lors de la fouille de T15 et dans certains sondages de l'espace X81, permettant une datation comprise entre la fin du I^{er} et la première moitié du III^e siècle. Pour l'instant nos efforts se sont surtout concentrés sur le terrain (fouille et interprétation des dépôts funéraires), l'étude biologique reste donc relativement sommaire et malheureusement fortement soumise à la très mauvaise conservation des restes osseux. Sur les deux premières tombes étudiées (T16 et T18) nous pouvons dire pour l'instant que, d'une part, les individus féminins semblent majoritaires (77,5%) et que, d'autre part, il existe un très net déficit des sujets immatures de moins de 15 ans avec, à l'inverse, une

prédominance des adolescents et des jeunes adultes. Nous n'avons pas pu déceler de lésions traumatiques, indices d'éventuelles violences, mais l'état de conservation des individus a considérablement limité nos observations.

Les résultats des études physico-chimiques et autres analyses. Afin de mieux comprendre les pratiques funéraires mises en œuvre au sein de ces espaces, de nombreux prélèvements ont été réalisés sur des matériaux de nature diverse et ont été étudiés dans le cadre de travaux universitaires; une partie d'entre eux a récemment fait l'objet d'une publication (Devièse *et al.*, 2010). Ainsi, le matériau blanchâtre interprété à tort comme de la chaux s'est avéré être du plâtre. Ce résultat est important car la chaux peut être associée à des contextes épidémiques alors que le plâtre, dont la fonction précise reste indéterminée, pourrait davantage être mis en relation avec un dispositif funéraire particulier, proche de ce que l'on connaît par exemple pour les momies égyptiennes. Les fins cristaux rougeâtres découverts au sein du plâtre ou recouvrant parfois ce dernier se sont révélés être de fines particules d'ambre rouge en provenance des côtes de la mer Baltique (Devièse *et al.*, 2010). Le coût de ce matériau durant l'Antiquité semble avoir été particulièrement élevé et était très recherché des Romains pour ses vertus supposées prophylactiques. L'analyse des nombreux résidus de fils d'or a révélé une composition à 75 % d'or pur ainsi qu'une structure torsadée créée par enroulement sur un fil végétal très fin désormais disparu. Cette technique est caractéristique des fils d'or intégrés dans des pièces vestimentaires, mais aucun indice de ce type n'a été pour l'instant formellement reconnu.

Les résidus brunâtres mis au jour directement en contact avec les ossements ont révélé quant à eux la présence de résines tel l'oliban (encens) en provenance du Yémen ou de la *sandarak* issue de la côte nord-africaine (T. Devièse, communication personnelle, données encore non publiées). Plusieurs datations radiocarbones ont été tentées sur ces différents ensembles afin de mieux en cerner la chronologie (ensembles contemporains ou utilisés successivement ?). La difficulté à laquelle nous avons été confrontés réside principalement dans la mauvaise conservation des ossements, rendant impossibles certains résultats en raison de l'absence de collagène dans les échantillons. Toutefois, une datation sur un individu déposé dans les niveaux intermédiaires de la T16 a livré une chronologie comprise entre 28 et 132. De la même façon, deux datations sur quatre se sont avérées fructueuses pour les salles X83 et X84 et celles positives ont livré une chronologie entre le milieu du II^e et la fin du IV^e siècle (X83) et entre la fin du I^{er} siècle et le milieu du III^e (X84). Ces trois tentatives s'ajoutent à celles réalisées par la Commission pontificale sur deux échantillons de textile prélevés dans la tombe T15 et qui indiquaient une utilisation située entre la fin du I^{er} et le début du III^e siècle. Des analyses sont toujours en cours (ou à venir) sur certains prélèvements effectués dans les différentes



[Fig.6] Vue générale de la salle X83
en fin de mission 2008.

[Fig.7] Vue générale de la salle X84
en fin de mission 2008.

salles. Certains des échantillons prélevés ont pour objectif d'identifier les matériaux entrant dans la préparation du corps tels les très nombreux fragments textiles dont l'interprétation demeure encore incertaine (pièces vestimentaires, linceul ou bandelettes entrant dans le rituel de momification égyptienne ?). D'autres analyses, tels les phosphates, ont pour objectif de déterminer jusqu'à quel niveau les corps ont été entassés dans les salles car les jus de décompositions ont dû imprégner les parois des cavités et pourraient ainsi permettre d'estimer la hauteur maximum des dépôts. Enfin, une étude sur les isotopes a débuté depuis 2010 afin d'approcher le régime alimentaire des individus et tenter ainsi de déterminer leur éventuelle mobilité (péninsule italienne, bassin méditerranéen, etc.).

Premières interprétations. Les espaces nouvellement découverts dans cette partie centrale de la catacombe ont révélé l'impossibilité d'inhumer les défunts en une seule fois ou dans un laps de temps restreint. Par conséquent, le dépôt des corps a été indubitablement échelonné dans le temps (sépulture collective). Toutefois, selon les observations de terrain, des dépôts simultanés de plusieurs cadavres (sépulture multiple) ont été pratiqués. La gestion de ces différents espaces pourrait donc être mixte en permettant l'apport de un à plusieurs corps, et ce de façon régulière, probablement sur un grand nombre d'années. L'hypothèse que nous envisageons serait donc celle d'un lieu souterrain utilisé régulièrement pour le dépôt de victimes de plusieurs épidémies. Les matériaux employés pour l'inhumation des défunts restent très originaux par rapport à ce qui est connu à Rome en terme de pratiques funéraires pour la période considérée.

Ainsi, les recherches bibliographiques entreprises ont permis de recenser un certain nombre de sépultures utilisant le plâtre en Europe, mais le plus grand nombre a été répertorié sur la périphérie du bassin méditerranéen (en Tunisie avec notamment plusieurs cas dans la catacombe d'Hadrumète à Carthage durant le 1^{er} siècle. Signalons également que le corps de Britannicus, fils de l'empereur Claude, fut enduit de plâtre avant d'être déposé sur le bûcher. Les quelques références à notre disposition sembleraient donc plutôt désigner des pratiques funéraires plus habituelles pour l'Afrique du Nord (notamment Carthage et peut être l'Égypte, toutes deux provinces de l'Empire romain).

Au terme de nos diverses missions, les éléments à notre disposition révèlent qu'un grand nombre de corps ont fait l'objet d'un traitement funéraire particulier. Il semble en effet acquis que les cadavres ont majoritairement subi une préparation après le décès des individus. Ainsi, des résines odorantes (oliban, *sandarak* ou d'autres encore non identifiées) ont dû être directement appliquées sur le corps même du défunt ou mêlées au plâtre qui venait le recouvrir. De la même façon, il semble que des paillettes d'ambre rouge ait été intégrées directement au plâtre ou parfois réparties en fines

couches sur le corps. La présence de pièces vestimentaires reste incertaine. Une fois cette préparation terminée, le corps était alors placé dans une ou plusieurs pièces textiles puis déposé dans les espaces souterrains.

D'un point de vue social, les matériaux utilisés (or, ambre, résines...) impliquent un coût financier important et suggèrent un statut relativement élevé pour les défunts. Il convient alors de s'interroger sur les raisons qui ont permis leur inhumation sur des terrains dont la propriété relève directement de l'Empereur (proches du milieu impérial ? Familles des *equites singulares* ?). Enfin, les rares éléments de datation à notre disposition semblent placer le fonctionnement de ces différentes salles entre les 1^{er} et III^e siècles, donc avant le développement de la catacombe. Si cette antériorité se trouvait confirmée, alors les salles de ce secteur central seraient à l'origine de ce vaste espace funéraire souterrain.

Bilan de la collaboration multi-institutionnelle.

Le succès de la mission est indubitablement lié à l'étroite collaboration entre les différents partenaires. Ainsi, la Commission pontificale de l'archéologie sacrée est un acteur incontournable par sa connaissance historique des lieux, du mode de fonctionnement de ces espaces et des pratiques qui y sont liées.

La présence de l'Inrap a été positive dans différents domaines techniques, mais aussi scientifiques, tant d'un point de vue méthodologique qu'interprétatif. Comme nous l'avons déjà discuté, des collaborations CNRS-Inrap avaient été précédemment engagées dans des contextes archéologiques de crise. L'expérience professionnelle héritée de contextes et d'environnements variés a ainsi permis d'intégrer à la fois un savoir-faire, mais aussi une adaptabilité à des situations complexes qu'il est possible de réutiliser et d'améliorer à chaque nouvelle intervention. Ainsi, la méthodologie fut particulièrement discutée du point de vue de l'enregistrement des données de terrain et, en raison du très mauvais état de conservation, il convenait de prendre toutes les dispositions pour assurer le minimum de pertes de données tout en conservant une procédure des plus efficaces en termes de rapidité. Des discussions régulières ont été menées au sein de l'équipe pour interpréter les différents vestiges mis au jour ainsi que pour comprendre le mode de gestion des différents espaces. Cette communication permanente entre archéologues, archéo-anthropologues et historiens a permis de proposer des hypothèses de travail et de définir ensuite les moyens à mettre en œuvre pour parvenir à les infirmer ou les confirmer. C'est ainsi que, selon les interprétations présentées, des analyses physico-chimiques et des études spécifiques ont été recommandées pour certains matériaux (plâtre, fils d'or, ambre, résine...) ou pour argumenter certains points (analyses de phosphate pour déterminer la hauteur des dépôts de corps et leur décomposition).

La présence de multiples partenaires au sein de cette mission a donc été extrêmement positive



[Fig.1.] Le site de Sanghol.

puisque'elle a permis d'obtenir une complémentarité des différents domaines d'activité en exploitant au mieux les compétences des uns et des autres. Cette recherche a, de plus, largement bénéficié des apports transdisciplinaires en sollicitant des laboratoires ou spécialistes extérieurs pour des études spécifiques. Enfin, la confiance mutuelle entre les différents acteurs a été un point important qui a contribué au succès de ces missions et a ainsi permis de répondre au mieux à la problématique de début. Les différentes interventions menées depuis 2005 ont donc permis de mettre en évidence le caractère simultané du dépôt des corps lors de plusieurs crises de mortalité successives. Ces premiers résultats permettent d'envisager que ce secteur fut le lieu de regroupement des victimes de plusieurs épidémies. De la même façon, l'originalité des pratiques funéraires est reconnue et reste désormais à interpréter. L'objectif des années à venir est de mieux cerner la nature des décès (peste antonine de la seconde moitié du II^e siècle ?) et le recrutement des défunts (population étrangère à Rome, famille des *equites singulares Augusti* ?).

- BLANCHARD PH., 2006, *La Gestion des cadavres en temps de crise, Exemples archéologiques médiévaux et modernes dans l'Europe de l'Ouest*, Mémoire de master, Université de Tours, 2 vol., 114 p.
- CASTEX D., BLANCHARD PH., GIULIANI R., RICCIARDI M., 2007, « Les ensembles funéraires du secteur central de la catacombe des saints Pierre-et-Marcellin (Rome, I^{er}-III^e s.) : caractérisation, hypothèses d'interprétations et perspectives de recherches », *Mélanges de l'École française de Rome*, 119-1, p. 274-282.
- CASTEX D., BLANCHARD PH., REVELLAS H., KACKI S., GIULIANI R., 2009, « Les sépultures du secteur central de la catacombe des saints Pierre-et-Marcellin (Rome). État des analyses bio-archéologiques et perspectives », *Mélanges de l'École française de Rome*, 121-1, p. 287-297.
- DEVIÈSE T., VANHOVE C., CHAPOULIE R., BLANCHARD PH., COLOMBINI M.-P., REGERT M., CASTEX D., Sous Presse « Détermination et fonction des substances organiques et des matières minérales exploitées dans les rites funéraires de la catacombe des saints Pierre-et-Marcellin à Rome (I^{er}-III^e siècles) », in CARTRON I., CASTEX D., GEORGES P., CHAREGEAT M., VIVAS M., *De corps en corps : traitement et devenir du cadavre*, Actes des séminaires de la Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine 2007-2008, MSHA Éditions.
- GIULIANI R., novembre-décembre 2008, « Ad duas lauros », *Dossiers de l'Archéologie*, n° 30, p. 48-55.
- GIULIANI R., CASTEX D., 2006-2007, « La scoperta di un nuovo santuario nella cataomba dei SS. Marcellino e Pietro e lo scavo antropologico degli insiemi funerari annessi. Risultati preliminari di un'indagine multidisciplinare », in *Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, 79, p. 83-124.
- GUYON J., 1987, *Le Cimetière « aux deux lauriers »*, *Recherches sur les catacombes romaines*, Rome, Pontificio istituto di archeologia christiana / École française de Rome.
- SOUQUET-LEROY L., BLANCHARD PH., CASTEX D., POULLE P., 2007, « Stratégie de fouille d'un ensemble de sépultures multiples à Issoudun », *Archéopages* 19, Inrap, p. 60-69.

Pour un nouveau programme de recherche à Sanghol

Jean-Yves Breuil
Marilyne Bovagne
Inrap

Sanghol, au Penjab, est l'un des sites archéologiques principaux d'Inde nord-occidentale. Il est situé dans une région de plaine, intermédiaire entre le Gandhara et Mathura, à proximité de la rivière Sutlej et des anciennes voies de communication entre

le Nord-Ouest et les régions du Sud (*dakshināpatha*, la route du Sud) et entre le Nord-Ouest et Pataliputra à l'est (*uttarāpatha*, la route du Nord). Il est occupé depuis 4000 ans, s'étend sur près de 75 hectares et atteint, à son point culminant, 18 mètres d'épaisseur stratigraphique. C'est un site d'importance majeure en Inde du Nord, tant pour la durée de son occupation que pour son patrimoine bouddhique : il est renommé notamment pour ses stūpas et sculptures du début de l'ère chrétienne.

Les nombreuses fouilles conduites par le Punjab Department of Archaeology et l'Archaeological Survey of India ont donné lieu à un nombre extrêmement restreint de publications. De fait, bien que suscitant maintes attentes dans la communauté scientifique, en particulier en tant que référence régionale, l'histoire du site-phare du Penjab demeure très méconnue.

Himanshu P. Ray, professeur d'histoire à la *Jawaharlal Nehru University* de New Delhi, initiant un nouveau projet de recherche sur Sanghol, a sollicité une équipe de spécialistes (M. Bovagne, J.-Y. Breuil et S. Gill, historienne de l'art indien) pour une première mission d'expertise de deux semaines qui s'est déroulée en mars 2010. L'objectif de cette investigation préliminaire était de soumettre des propositions contribuant à définir le futur programme de recherche archéologique.

Situation. Sanghol se situe à 250 km au nord-nord-ouest de New Delhi, sur un axe majeur reliant deux grandes villes du Penjab, Ludhiana (à 54 km) et Chandigarh (à 40 km) [Fig.1]. Localement connu sous le toponyme « Ucha Pind », le village, à vocation agricole et commerciale, compte environ 7 000 habitants. Il s'étend majoritairement sur un monticule d'origine anthropique [Fig.2] et, hormis une réserve archéologique au nord-est du village, dans laquelle se situe une partie des fouilles anciennes, la colline et ses pentes sont complètement urbanisées. Les autres parcelles environnantes sont dévolues à l'agriculture. L'expansion du village se fait parfois au détriment des vestiges archéologiques sous-jacents. Un exemple parmi d'autres : des vestiges, récemment mis au jour lors des travaux d'agrandissement d'une école (Govt High School), ont rapidement été escamotés. Les villageois, craignant souvent (à tort) l'expropriation à cause de la question archéologique, préfèrent taire les découvertes fortuites.

La topographie actuelle traduit l'existence de la cité ancienne. Le tell, qui culmine à 291 m d'altitude, est haut d'une vingtaine de mètres ; il mesure 500 m d'est en ouest et 400 m du nord au sud. Il présente des parois abruptes sur trois de ses côtés et un pendage plus léger vers l'est. À l'intérieur du village, certaines rues circulaires pérennisent probablement une structuration plus ancienne.

Les vestiges archéologiques connus ne se limitent pas au tell. Les 13 campagnes réalisées entre 1969 et 1990, qui ont généré 13 secteurs de fouilles différents, ont permis de mettre en évidence l'étendue du site sur au moins 1 400 m d'est (« Sanghol 2 ») en ouest (« Sanghol 11 »),